

Un grognement de Pyrrhus, toujours couché en travers du seuil de son frère Laurent Forster, la tira de sa rêverie.

Avec une hâte que la réflexion avait dû faire naître sans doute, elle souffla sa bougie et se glissa dans son lit ou le sommeil, dont elle s'était dite accablée, ne la visita cependant pas.

Ses yeux étaient encore grands ouverts quand la voix de M. Forster, que la Mariotte venait d'instruire du drame du Rhône, se fit entendre dans le corridor, sur lequel s'ouvraient sa chambre et celle de son frère.

On se souvient pourtant qu'il fallut plusieurs appels de son père pour la déterminer à venir, en baillant, s'informer si le feu n'était point par hasard à la maison.

M. Forster, quoiqu'il eût déjà qu'un malheur était survenu à sa caissière, puisqu'après le récit de la Mariotte il avait trouvé vide l'appartement de Mme Morin, ne jugea point à propos d'en instruire tout de suite sa fille.

Il s'était borné à lui recommander d'aller chercher la petite Juliette, de l'amener dans sa propre chambre et d'y attendre les événements.

Cette recommandation parut causer à Sabine la plus vive surprise, et l'empressement qu'elle mit à se rendre chez Ismérie démontrait suffisamment combien elle était ignorante de ce qui concernait personnellement cette malheureuse femme.

Pourtant, avec une prudence ou une arrière-pensée digne de son esprit réfléchi, elle ne fit aucune question à la petite fille.

—Ma chérie, lui dit-elle, je viens vous chercher. Nous allons finir la nuit ensemble, voulez-vous ?

Juliette, assise sur son petit lit et toute troublée, sans savoir trop ce qui la menaçait, depuis que M. Forster était venu s'informer de sa mère, eut bien envie de pleurer quand Sabine parla de l'emmener.

—Pourquoi, mademoiselle ? demanda-t-elle naïvement. Maman suffit bien pour me garder.

—Oui, mon enfant, mais votre maman est absente... et...

—Maman est chez le passeur.

—Chez le passeur !... ah !...

—Ça n'est donc pas maman qui vous a dit de venir ?

—Mais si..., mais si...

—Pourquoi ne rentre-t-elle pas, maman ? il est bien tard.

—C'est que... oui, la femme du passeur est malade... Vous savez bien que la mère Pique est malade.

—Oh ! elle l'est souvent.

—Sans doute l'est-elle davantage ce soir. Votre maman, qui est si bonne, est restée pour la soigner.

—Moi aussi je suis malade... pas beaucoup... mais je tousse, dit la fillette les larmes aux yeux.

Sabine l'embrassa.

Elle n'aimait guère les enfants cependant.

—Je vais vous soigner, moi, pour une fois, reprit-elle. Vous trouviez ma chambre jolie ; venez je vous y ferai dormir.

Ce disant, et sans que l'enfant opposât de résistance, elle la tira du petit lit, l'enveloppa d'un châle et l'emporta dans ses bras.

Juliette n'osait pas se refuser à ce changement de domicile qu'elle ne pouvait s'expliquer et dont son enfantine curiosité se serait même assez bien accommodée en tout autre temps.

Elle était si jolie, la chambre de Mlle Forster !... toute blanche avec des bouquets de roses épanouies semés partout, sur les murs, sur les tentures, sur les meubles.

Juliette n'imaginait pas le luxe plus complet que cette floraison juvénile.

Sabine la recoucha doucement dans son grand lit blanc où les roses entraient encore leurs impérieux soucis que de rendormir la fillette.

Pour y arriver plus vite, elle s'astreignit, malgré une évidente préoccupation, à chanter à mi-voix les refrains populaires du pays viennois, en penchant son visage distrait sur le visage charmé de Juliette.

Quelques minutes après, celle-ci dormait profondément.

Libre alors, Sabine acheva de se vêtir comme une personne qui regarde sa nuit comme terminée et se prépare à tout événement.

Son inquiétude, jusqu'alors maintenue sous une apparente sérénité, s'accrut de minute en minute, à mesure que se prolongeait l'absence de son père, de Laurent et des domestiques.

Plus maîtresses de ses actes que de sa physionomie, elle s'imposait l'immobilité et le mutisme sans pouvoir éteindre dans ses yeux le reflet d'une sorte d'épouvante rétrospective.

À l'aube, seulement à l'aube, les pas du maître de la Verrerie retentirent enfin dans la cour.

Laurent marchait près de lui, écoutant, sans y répondre, les observations précipitées de son père sur l'in vraisemblable événement qui venait de s'accomplir.

Sabine vint au-devant d'eux, et, s'adressant particulièrement à son père :

—M'expliquerez-vous, enfin, ce qui se passe ? demanda-t-elle avec une vivacité bien naturelle en une telle occasion.

—Ma chère, dit M. Forster, avez-vous fait ce que je vous ai recommandé ?

—Quoi donc ?

—Pour Juliette ?

—Juliette dort dans mon lit,

—Bien, ma fille. Sa mère est mourante, peut-être morte.

—Morte ! Ismérie ! exclama Sabine.

Elle laissa tomber ses deux bras avec stupeur :

—Ismérie ! répéta-t-elle.

Mais, chose étrange, il ne lui vint aux lèvres aucune question sur le genre de mort qui avait frappé si soudainement la caissière.

Josette, qui s'était empressée d'accourir aux nouvelles, ne se fit pas faute, au contraire, d'en accabler les domestiques.

On ne savait pas grand'chose, en somme, sinon que Mme Morin et un Juif de Vienne étaient, l'un tout à fait mort, à l'hospice, l'autre agonisant, dans la maison de Jean-Marie, que la police commençait son enquête et que le procureur impérial était averti.

Josette écouta ce récit avec de grands "hélas" ! tandis que Sabine, toujours muette, semblait suspendue aux lèvres des conteurs.

On peut imaginer l'émotion dont tout le personnel de la Verrerie fut saisi en apprenant le drame mystérieux de cette nuit sanglante.

Peu s'en fallut que, dans le trouble général, on ne laissât s'éteindre les fourneaux.

Laurent Forster, que la scène lugubre du bord du Rhône avait très péniblement impressionné, fit quelques efforts pour rétablir l'ordre dans les ateliers surexcités, et, voyant le travail si lent à reprendre se retira dans son appartement, laissant à l'énergie paternelle le soin de ramener au feu les verriers désorganisés par la triste nouvelle.

Sabine, remontée chez elle, marcha droit au lit où dormait Juliette et la contempla longuement avec une sorte d'attendrissement qui n'était guère dans sa nature.

Un peu après, l'enfant s'éveilla en demandant sa mère. Sabine lui répondit avec un baiser que Mme Morin ne tarderait pas à revenir, et qu'il fallait, en l'attendant, être bien sage, pour mériter de demeurer encore dans la jolie chambre blanche et rose où l'on allait apporter son petit lit.

Quoique Juliette fût ravie d'habiter ce nid charmant,